TRAVERSÉES

États Généraux de la Psychanalyse : questions de fondements

I

FIDÉLITÉ CRITIQUE

Corinne Daubigny

Résumé

À l'heure où se dessine le passage possible du non-institutionnel à une institutionnalisation relative du mouvement des EGP, l'histoire rapportée et vécue par Helena Besserman Vianna apparaît, au regard de notre situation de psychanalystes, paradigmatique.

Tout d'abord la solidarité non-institutionnelle qu'elle a su induire amène à analyser la terreur originare devant la trahison co-substantielle de la constitution des groupes, d'autant qu'ils se veulent gardiens de valeurs humaines. Cette expérience nous rappelle qu'un psychanalyste se trouve nécessairement en dissidence, tant des régimes de dictature, que de toutes formes de cruautés contemporaines dont nous sommes néanmoins traversés, et qu'il s'agit donc d'analyser, y compris sur le versant des processus schizo-paranoïdes.

"*Solidarité*" : elle terminait souvent ses lettres ainsi. Comme un appel, un rappel, un engagement. Ce mot militant n'est guère de mise au bas des courriers des psychanalystes français. Il traduisait bien ce que je ressentais envers elle comme envers ceux qui l'ont soutenue, et la réciprocité que ce terme impliquait me touchait, car mes propres positions sur le rapport de la psychanalyse au social, au politique, à l'éthique et au droit me laissaient depuis toujours au bord des sociétés analytiques.

Solidarité rare, car il faut bien dire que l'histoire rapportée par Helena Besserman Viannaⁱ laissait froids nombre de collègues en France - du moins le laissaient-ils penser -, y compris des responsables de sociétés analytiques, et bien après la tenue des États Généraux de la Psychanalyse en Juillet 2000 à Paris.

Ah bon ? Il y avait au Brésil, sous la dictature, un psychanalyste qui travaillait la nuit comme médecin avec les militaires tortionnaires ? Le président d'une société analytique brésilienne, au fait de la chose qu'il consigna soigneusement, le gardait en

formation et assurait dans ce cadre et ce contexte une supervision? Allons donc, ce président "didacticien" avait été formé par un psychanalyste allemand qui avait dirigé le *Göring Institut* sous le nazisme en Allemagne, cet institut dont avait été expulsés tous les analystes juifs - et vous pensez, comme Helena Besserman Vianna et René Major qu'il existe un rapport entre ces faits ? Helena Besserman Vianna a été violemment inquiétée, avec la complicité apparente de responsables de l'IPA, l'Association Internationale de Psychanalyse fondée par Freud, pour avoir dénoncé cette situation ? Les responsables de l'IPA, dont certains Français, n'ont pas jugé bon d'imposer la démission du président de la société brésilienne ?

Et je n'avais pas encore tout dit. Ceux qui pensaient n'avoir pas de responsabilité particulière écoutaient incrédules en fronçant les sourcils, évitaient de lire le livre d'Helena, ou très vite semblaient ne plus se souvenir de rien. Manifestement un simple psychanalyste comme moi - je n'avais qu'une quinzaine d'années d'expérience quand le livre d'Helena sortit en France- ne devait pas se mêler des affaires des "grands". Ils ne songeaient pas à nier les faits, non ; ils craignaient de contester l'autorité des membres de l'IPA. Au mieux ils reconnaissaient que "ça ne tournait pas rond", mais, d'après eux, on ne pouvait changer le cours des choses car c'était le mal inhérent à toute institution - c'est une question d'ailleurs qu'il nous faudrait peser.

D'autres positions étaient plus sidérantes : *"Qu'est-ce que ça peut vous faire, en quoi cela nous concerne-t-il ?"*, me demandait-on. *"Qu'est-ce que nous savons du Brésil, comment pouvons-nous juger ?" ... "C'est une histoire isolée qui ne représente rien. La torture au Brésil, c'est si banal, pourquoi parler de ce cas plutôt que d'un autre?" ... "Et puis, que ferions-nous nous-mêmes sous un régime de dictature, qu'est-ce que tu ferais toi, est-ce que tu risquerais ta vie, et qu'est-ce que tu peux en savoir ?"* Et certains d'ajouter: *"qui sait, nous aurions peut-être collaboré même sous le nazisme; quand on a une famille à nourrir, c'est humain...Il n'y a pas de honte à le dire. Ce Kemper n'était qu'un être humain, voilà tout"* - et l'on se reportait à l'historiographie du "cas Kemper".ⁱⁱ *"De quoi se plaint donc Helena Besserman Vianna ? Elle devait bien savoir que sa position était risquée : comment n'aurait-elle pas été inquiétée ?" ... "D'ailleurs de son temps Freud ne s'est pas vraiment opposé à l'expulsion des analystes juifs de la société psychanalytique allemande" (il faut en effet clarifier totalement ce point d'histoire).* Les parallèles allaient bon train : *"...et chez nous, en France, pourquoi poursuivre encore les anciens nazis, comme ce triste*

Paponⁱⁱⁱ, qui n'est plus qu'un vieillard malade? Non vraiment, tout ce bruit pour rien est détestable."

Helena, René Major, comme Élisabeth Roudinesco, étaient bien sûr accusés de souiller l'image de la psychanalyse la plus officielle dans l'unique but de se faire de la publicité et de jouer les vedettes, pauvres victimes de leur mégalomanie. Tout cela ne se disait pas aux tribunes des congrès, évidemment, mais plutôt à l'apéritif de réunions "conviviales". Officiellement on ne fait pas de politique, mais dans les coulisses les positions sont claires : face aux compromis ou compromissions effectives de psychanalystes avec des régimes de dictature, la politique du silence est la meilleure. Certains ne voulaient même pas croire à la démission de René Major de l'IPA (un psychanalyste si brillant démissionnerait pour si peu?) : ça ne se faisait pas, ce serait un affront ridicule, c'était impossible ; probablement il faisait semblant. Bref il ne s'est rien passé, tout juste une série d'anecdotes. Les affaires continuent. Corporatisme, *oui* ; solidarité, *non*.

Heureusement suffisamment de psychanalystes, dont certains de grand renom, participèrent aux États Généraux de la Psychanalyse de l'an 2000 pour qu'on ne désespère pas de la communauté analytique. Mais le rapport entre cette assemblée extraordinaire et l'histoire d'Helena était-il clair pour tous ? Ne fut-il pas vite oublié ? À tenter de le rétablir, le sens du mouvement des EGP (États Généraux de la Psychanalyse) ne s'en trouverait-il pas davantage éclairé ?

Pourquoi, me demanderez-vous peut-être, parler encore et à nouveau de cette histoire, quand une partie des protagonistes sont déjà morts ? Quand le monde est devenu depuis plus d'un demi siècle une poudrière et que l'humanité tente de survivre à une catastrophe déjà en cours - une catastrophe que l'Occident a produite et dont on limite à grand peine les effets ?

Ne cultivons pas le souvenir pour le souvenir : en m'apprêtant à traverser l'Océan pour cette rencontre de Rio à laquelle Helena m'avait elle-même conviée, j'ai pensé qu'il y avait encore pour notre mouvement quelques leçons très actuelles à tirer de cette expérience vécue et racontée par elle. Je n'épuiserai pas la question., me bornant à rappeler sous quels angles cette expérience peut rester pour nous exemplaire - "un cas malheureusement exemplaire", écrivait René Major dans sa lettre de démission de l'IPA^{iv}.

Exemplaire, pas seulement ni nécessairement au sens le plus banal de l'exemple à suivre, qui touche à l'Idéal du Moi et à ses inflations imaginaires (l'héroïsme, *et caetera*), mais au sens où cette histoire, en tant qu'elle concerne l'institution analytique, peut nous servir de paradigme pour comprendre en partie notre propre situation de psychanalystes dans le monde d'aujourd'hui, au moment même où notre mouvement s'institutionnalise - à sa manière, et de manières plurielles d'ailleurs.

"Solidarité" : ce mot-là signifiait que nos rapports devaient être cimentés par une lutte commune, notre action était orientée, tendue vers un but, et pour l'atteindre il nous faudrait surmonter des obstacles, nous entraider en restant unis. "*Jurer*, disait Sartre, *c'est donner ce qu'on n'a pas pour que les Autres vous le donnent et que l'on puisse tenir parole*". Il y avait dans ce mot quelque chose d'une affirmation et d'une demande de foi jurée, du serment qui lie les membres d'une groupe naissant, quand l'établissement de sa permanence de groupe ne tient qu'à ce serment. Ce n'était pas le Comité Secret freudien, car il n'y avait même pas d'institution encore et il n'y avait pas de contenu caché à cette solidarité. Ce ne pouvait être qu'une solidarité de personne à personne, sachant que le combat de chacune et de chacun n'est que l'expression véritable de son être propre - il y a dans l'exercice de la psychanalyse une sorte de combat, bien sûr, et tout particulièrement de soi avec soi dans le rapport à l'Autre. L'appel au serment librement consenti fonde le groupe, en contraignant ses membres à la fidélité : chacun se contraint lui même à cette fidélité devant des tiers qui peuvent en juger. Le serment n'a guère besoin d'être dit : dans la lutte effective, son contenu semble aller de soi. La pensée de Jean-Paul Sartre m'accompagne dans cette réminiscence, et j'évoque avec plaisir cette figure synonyme d'engagement, cet homme dont on connaît l'ambivalence envers la psychanalyse (pourquoi pas ?). Me reviennent en mémoire quelques chapitres de la *Critique de la Raison Dialectique*, son testament philosophique, dont j'userai librement, comme de tout autre écrit, au risque - et je n'oserai pas demander pardon - de passer pour une *serial-killer*. Mais, et ce n'est pas un hasard, Sartre y commentait notamment le passage de la Révolution Française à la Terreur. Sans qu'un tel moment historique y soit réductible, il montrait que la fraternité naissante d'un groupe en lutte est coextensive d'une terreur fondamentale : "*le statut fondamental du groupe assermenté est Terreur*" (*ibidem* p. 450). Car le pacte reposant sur la liberté de chacun, je dois rester toujours suffisamment "exilée" du groupe pour préserver cette liberté, et chacun reste ainsi,

nécessairement, un traître potentiel. *"Être dans le groupe en intériorité, cela se manifeste par un double échec consenti : c'est ne pas pouvoir en sortir et ne pas pouvoir s'y intégrer"* (*Ibidem*, p.566). Pas de serment sans risque de parjure - et il sera jugé ce parjure, même sans tribunal ni loi. Son châtement ne peut être, dit Sartre, pire que l'exclusion, qu'une destitution, une dégradation - cruelle à coup sûr - une sorte de "lynchage", une déchéance. Je dirai que la Terreur repose sur une menace et même une promesse de Cruauté, menace en elle-même déjà cruelle. De plus, la cruauté agie ne provoque pas n'importe quelle douleur (on ne souffre pas toujours *cruellement*) mais porte essentiellement atteinte au cœur de l'être humain, au sentiment de dignité humaine et à la souveraineté du sujet. La cruauté vise essentiellement le meurtre d'âme.

Pourquoi cette cruauté du châtement du parjure? C'est que le groupe, fondé sur le serment, est toujours, peu ou prou, un groupe d'élite ; en tout cas se vit comme tel. Car pourquoi céder la part la plus précieuse de mon humanité - limiter ma liberté et ma souveraineté - si ce n'est pour éviter de les perdre davantage ? Aussi, le contenu formel du serment c'est toujours, au fond, la foi jurée de rester véritablement humains, dans un monde social qui comporte, parce que humain, le risque de l'inhumain. Chez l'Autre, le "contre-homme" dit Sartre (*ibid.*, p. 689), à l'extérieur du groupe, comme chez l'Autre en moi, l'objet de la Terreur (et sa source), c'est l'inhumain qui nous guette, issu de l'humaine liberté de ne pas être humain. Le parjure devenu "contre-homme", c'est l'homme déchu. Pour reprendre un terme de René Major, le "délire d'élection" guette tout groupe humain, tout groupe militant, et plus spécialement ceux qui se donnent comme gardiens de l'humanité : point n'est besoin pour cela d'un appel à une quelconque transcendance. Le désir d'élection, universel, fonde la recherche de l'Idéal du Moi commun au groupe pour éviter la honte qui nous guette. Le châtement de la trahison ne peut être que la honte infligée.

Nous parlons donc d'une terreur et d'un risque originaires, existentiels, car il en va ainsi, disait Sartre, de la naissance de l'homme en nous, entre nous, tous "frères" d'avoir librement choisi le parti de l'humain contre l'inhumain en nous: *"la fraternité comme la forme la plus immédiate et la plus constante de la Terreur"* (*ibid.*, p. 456). *"C'est, dit-il, le commencement de l'humanité"* (*ibid.*, p. 453). Toute fidélité au sein d'un groupe, d'un groupe uni par une praxis commune, est donc hautement critique : elle fait nécessairement crise.

Solidarité terrifiante donc, celle qui nous fonde à nous opposer à toute collusion de la psychanalyse avec des régimes de terreur et de dictature - opposition dont tout le monde connaît les raisons d'être bien sûr, même ceux qui font semblant de l'ignorer. Comme certains s'y perdent et, par fidélité à leurs Maîtres, croient vraiment ignorer ce qu'ils ne veulent pas savoir qu'il savent, citons quand même quelque raisons très simples.

Il y a d'abord la responsabilité politique et morale des intellectuels. Car la cruauté à l'œuvre dans les dictatures contemporaines n'est pas l'expression *directe* d'une "pulsion de cruauté" : cette cruauté est le fruit d'une organisation étatique hautement élaborée et calculée visant la destruction de l'humanité d'une grande partie d'un peuple, organisation qui a ses notables, ses corps d'élite, non seulement ses militaires et policiers, mais aussi ses médecins, avocats, journalistes, artistes, maîtres à penser, ses chefs spirituels et religieux, etc. L'organisation étatique de la cruauté est, en France, selon sa définition officielle, une des composantes du crime contre l'humanité ^{vi}.

Comme nous l'avons vu dès l'évocation du groupe "fraternité-terreur", la cruauté n'est ni bestiale, ni "naturelle", ni sauvage : elle est d'abord simplement coextensive de notre existence sociale, ou pour dire les choses comme Jean-Jacques Rousseau : *"si j'étais seul et libre comme Dieu, je serais bon comme lui!"*^{vii} Nous ne saurions nous étonner qu'elle soit culturellement informée et même socialement construite, et qu'il existe de "grands criminels" comme il existe de "grands chirurgiens". A la limite si nous nous contentions d'expliquer la cruauté par une pulsion de cruauté inscrite en l'homme - il convient ici de commenter la correspondance Freud-Einstein ^{viii} - nous ne ferions guère mieux que les médecins de Molière : *"votre fille est cruelle, Monsieur, parce qu'elle porte en elle une vertu de cruauté"*. Où est l'explication ? Comment passe-t-on de la potentialité à l'effectivité ? La cruauté n'est pas en l'homme comme le ver dans le fruit. C'est un mal trans-subjectif et social constitutif de l'animal politique que nous sommes. Une donnée *"trans-subjectale"*, aurait dit François Perrier, fruit du rapport d'inconscient à inconscient, pour autant que le rapport à l'Autre est constitutif de l'expérience subjective - mais toujours dans un contexte social et matériel déterminé : c'est ce qu'il convient, après Sartre, d'ajouter.

Les formes de la cruauté ne sont pas indépendantes des conditions historiques et sociales dans lesquelles les hommes vivent. S'attachant à l'analyse du

développement de la violence dans les sociétés modernes, Georges Devereux soulignait déjà dans les années 60 que "*Les conflits humains qui aboutissent soit à des sublimations, soit à des comportements névrotiques ou psychotiques, criminels ou non, sont des produits de certaines situations qui ne peuvent survenir que dans les sociétés humaines*"^{ix}. Et c'est en terme de "néglativisme social" qu'il définit ces formes de violences contemporaines, comme formes de réponses défensives par rapport à un état du système social. Ce qui doit attirer notre attention dans l'analyse de la cruauté, ce n'est donc pas la pulsion en elle-même mais son destin, en particulier les modes sociaux et culturels de son organisation qui informent les individus par le biais de l'éducation. "*Attention*", me dit un jour Jean Oury dans un raccourci magistral et terrifiant, comme j'interrogeais le texte freudien à l'endroit où, parlant de la sublimation, Freud évoque la lutte d'Éros contre Éros : "*Oui, faites bien attention, allez-y doucement avec la sublimation : la sublimation ça finit dans les chambres à gaz !*". Aussi bien pouvait-il parler de la répression collective de l'agressivité qui interdit à une majorité de Juifs la révolte armée, que de la quantité de science et de technicité mise au service de l'extermination par les nazis. C'est une des plus grandes déconvenues freudiennes et post-freudiennes (Freud ne manqua pas de relever que la barbarie se déchaînait dans la nation la plus civilisée d'Europe et dans une ère de "progrès") : la sublimation ne suffit pas à canaliser les pulsions dans le sens de la sociabilité, ou plutôt l'intégration sociale n'est pas synonyme de réelle sociabilité. On peut même se demander si les sociétés qui font le plus appel à la "sublimation" ne courent pas le risque d'être les plus violentes - la question mériterait développement. Mais il est clair que la soumission, l'indifférence et le silence (que de contention !!) sont bien sûr des *valeurs* nécessaires à l'exercice de la dictature - rien de naturel là dedans. En nous pliant à ces valeurs, cette dictature nous l'exerçons en quelque sorte nous mêmes. Et pour les victimes réelles et potentielles de ces régimes de terreur, profondément atteintes dans leurs âmes, c'est à coup sûr un comble que non seulement des notables de toutes sortes mettent la culture au service de la destruction de l'homme, mais qu'en plus ceux qui posent comme des médecins de l'âme exercent cette violence qui risque ou a risqué de les détruire.

Il s'en suivrait que les psychanalystes, qui se gardent de tout jugement dans les cures (quoique...), devraient néanmoins se constituer en gardiens de quelques valeurs. Les avis sont là dessus partagés et nous devons choisir. Pour faire court, je dirai qu'il faudrait distinguer l'espace de la cure et celui de l'institution tout en pensant

leur articulation ; et la question se pose de savoir comment préserver l'espace de la cure destinée à rendre le sujet à lui-même par la liberté qui lui est donnée dans ce cadre de tout *nous* dire, si *nous* sommes de ceux qui, *institutionnellement*, soutiennent des gouvernements qui s'attaquent en l'homme à son humanité, c'est à dire sa souveraineté ? Iriez-vous confier vos souffrances intimes à un psychanalyste capable de soutenir l'action des tortionnaires ? Que pourraient lui dire ceux qui en furent les victimes, ceux qui appartiennent aux familles des victimes, ou ceux qui ont été meurtris par la maltraitance à enfants, ou encore ceux qui se sentent menacés de telles horreurs ? Et ceux qui sont pris dans des loyautés complexes à des parents qui furent eux-mêmes tortionnaires ou complices des tortionnaires, ou encore ceux qui furent agents de ces tortures à un moment de leur vie, comment pourraient-ils s'en sortir ?

"Ce n'est pas un problème", répondront certains, si les analysants ne le savent pas, si notre vie professionnelle est étanche à notre vie politique. Qu'importe, faudrait-il dire alors, qu'un psychanalyste participe aux tortures *de nuit*, puisqu'il analyse *de jour*, et d'ailleurs *pas sous le même nom*^x ? Comme vous, probablement, je trouve ce raisonnement cynique; mais d'aucuns le jugeront à la limite simplement "professionnel". Je laisse de côté la question de la dimension politique de la cure (car il y a, par exemple, entre l'analyste et l'analysant quelque chose de la foi jurée) pour souligner, en suivant encore Georges Devereux, que ce type de clivage est précisément celui qu'entretiennent les sociétés modernes qui découpent la vie de chacun en de multiples sphères étanches, entre lesquelles chaque sujet peut à loisir faire fonctionner ses clivages : nous sommes tous en risque de devenir des "personnalités multiples". C'est un des éléments qui font de l'histoire de ce Dr Carneiro (en portugais "Agneau"), *alias* Lobo (en portugais "Loup"), non pas seulement une histoire parmi d'autres (car c'est hélas *aussi une histoire parmi d'autres*, pour ce qui concerne la collusion entre appareil d'État et psychanalyse, et ce n'est *pas* une raison pour ne rien en dire) mais qui font de cette histoire une histoire paradigmatique, susceptible de tous nous toucher du côté de nos potentialités schizoïdes - pour peu que nous acceptions d'y prêter attention. Histoire paradigmatique parce que la violence qui s'y exerce est une violence hautement élaborée par un appareil d'État, lui-même relayé par des appareils institutionnels de la psychanalyse. Et parce que cette violence s'appuie sur les ressorts communs des sociétés contemporaines qui favorisent les clivages multiples de la personnalité, les

comportements schizoïdes et ses corollaires : l'indifférence, le refus du secours aux victimes et l'impunité pour les tortionnaires. La cruauté n'est rien d'autre au fond que l'absence de pitié, ou, pour employer une expression biblique qui augure de son rapport à la castration, l'absence de "matricialité"^{xi}. Les tortionnaires ne sont pas nécessairement de grands paranoïaques, des pervers sadiques ou des psychopathes : en ce sens on a pu dire que nombre de nazis étaient "*des hommes ordinaires*", selon l'expression de Christopher R. Browning^{xii}, simplement dénués d'affectivité dans leur soumission à la hiérarchie - probablement de grands obsessionnels et/ou des personnalités schizoïdes. En ce sens Devereux osait affirmer : "*la civilisation moderne ne souffre pas tant de la dictature et des révolutions que d'une forme de schizophrénie socio-politico-économique*".

Et c'est bien pourquoi cette histoire provoque tant d'indifférence réelle ou feinte : nombre d'analystes préfèrent préserver leurs propres clivages engendrés par des loyautés multiples et incohérentes. Leurs patients ne risquent pas de *leur* parler : ils parlent au "professionnel", au faiseur d'interprétation, au gardien du protocole, ou bien, et c'est la même chose, au miroir vide et silencieux. Ces psychanalystes peuvent évidemment faire recette : l'intégration sociale n'est-elle pas préférable à la dissidence ?

Oui, c'est une solidarité terrifiante, celle de ceux qui veulent rester des médecins de l'âme dans une société qui organise la banalisation de la cruauté par la promotion de l'individualisme et de l'indifférence. Terrifiante parce qu'elle fait d'eux des minoritaires ; je ne dirai pas des résistants (quoiqu'on puisse l'être politiquement) car cela s'entend plutôt de la lutte armée, mais des dissidents, voire, en un certain sens, des "déviant" - déviant par rapport aux valeurs dominantes d'une société^{xiii}. À cet égard les démissions de René Major et d'Helena Besserman Vianna du sein de l'IIPA sont suffisamment éloquents, en tant que protestations et contestations véhémentes de l'autorité de l'institution.

Solidarité terrifiante parce qu'elle nous contraint à élargir le champ de la psychanalyse à la prise en compte des dimensions sociales et culturelles de la construction psychique des personnes, et d'abord pour nous mêmes, dans notre propre analyse. Il faudrait répondre à l'injonction de Jacques Derrida, lancée au Congrès des EGP 2000 à Paris, *injonction "à penser more psychanalytico, [...] la mutation même de la cruauté - ou du moins les figures historiques nouvelles d'une cruauté sans âge, aussi vieille et sans doute plus vieille que l'homme"*. Il faudrait nous

confronter "aux événements qui constituent une mutation cruelle de la cruauté, une mutation technique, scientifique, juridique, économique, éthique et politique, et ethnique et militaire et terroriste et policière de ce temps" ^{xiv}. Probablement faut-il adopter un éclairage multiple, tant historique que sociologique, pour répondre à la question de savoir quelles formes de cruauté engendrent le monde d'aujourd'hui dans sa dimension sociale et culturelle. La "transversalité" entre les disciplines s'impose ici. Mais penser *more psychanalytico*, cela signifie pour nous repérer les effets de cette mutation en nous mêmes - et par exemple les effets de schizophrénie de l'organisation sociale, ou encore à des formes de violence intra- et inter-subjective induites par les formes nouvelles de la violence économique et politique. Je pense tout particulièrement aux effets de l'expulsion programmée des hommes hors de la sphère de la production, expulsion anticipée par Marx, source principale de l'errance contemporaine ; au regard du libéralisme économique, nous sommes tous *de trop* et parfaitement insignifiants : qu'importe la vie, la mort ? Il nous faut analyser en nous les conséquences psychiques de ces mécanismes, car comme le rappelait Georges Devereux à propos des effets schizophrénants du système social : "*On ne peut guérir une maladie psychique - névrose ou psychose - tant que le médecin souffre du même mal que son patient et tant que le milieu socio-culturel où se déroule la cure, tout en s'affirmant désireux de vaincre le mal, favorise indirectement la formation et le développement de ses principaux symptômes*"^{xv}

Solidarité terrifiante aussi, comme nous l'avons vu précédemment, parce qu'elle ne saurait nous mettre à distance de la terreur que nous combattons *en dehors de nous* qu'en nous engageant à *en vivre une autre en nous*, entre nous, et qui lui ressemble étrangement : je parle de cette terreur intra-psychique et trans-subjective, co-substantielle de notre fraternité, de ce fait anthropologique débusqué par Jean-Paul Sartre, et qui fait écho à une paranoïa originaire que la psychanalyse sait à d'autres niveaux reconnaître, tant par l'évocation du mythe de la Horde primitive, que par l'analyse des rapports du nourrisson à son environnement, ou par les effets de l'aperception du semblable dans le miroir. Dans la sphère du politique - et tout autant du politique de la psychanalyse - il y va de cette Terreur de trahir, d'être trahi, de se trahir, de trahir l'humanité en soi-même comme l'humanité de l'autre, terreur devant la liberté de ces Autres auxquels j'ai librement liée la mienne, pour défendre aussi bien la leur que la mienne propre. La cruauté vise moins le corps de l'homme que son

humanité, c'est-à-dire aussi bien sa liberté ou sa souveraineté : et c'est en quoi elle est spécifiquement humaine et universellement répandue.

Travailler avec les processus schizoïdes et paranoïdes qui nous traversent de toute nécessité, ce n'était probablement pas pour Freud un projet pensable, mais Ferenczi l'a d'emblée introduit comme une nécessité, et c'est donc un projet aussi vieux que la psychanalyse. Sauf qu'on ne peut plus référer ces processus à la seule dynamique interne du nourrisson et qu'il faut les envisager sous l'angle de l'interaction avec le social et l'institution, au-delà de la seule sphère familiale.

Intégrer la dimension de terreur constitutive des groupes humains en tant que tels, c'est renoncer à l'illusion qu'un mouvement "non-institutionnel", voire "anti-institutionnel" ou dés-institutionnalisant, comme le fut à ses débuts celui des EGP, pourrait nous délivrer des conflits internes et de la violence. Son caractère non-institutionnel nous contraint plutôt à faire face à cette violence originaire par laquelle les factions ou les individus ne manqueront pas de dénoncer quelque trahison. Le temps non-institutionnel nous ferait plutôt vivre quelque chose du "for antérieur" cher à René Major ^{xvi}, un par-avance où nous n'avons guère espoir d'échapper, bien au contraire, aux fantasmes parricides, matricides, filicides et fratricides. Temps nécessaire, autant le savoir, à l'issue duquel les volontés diverses d'y "mettre bon ordre", "horizontal-démocratique" ou "vertical-aristocratique", peuvent nous précipiter de Charibde en Scilla et rater l'enjeu essentiel : créer un espace propice à la reconnaissance de l'Autre.

Dans les autres temps de cette réflexion, je tâcherai de montrer comment se déclinent pour nous ces enjeux dans la phase d'institutionnalisation du mouvement des EGP, jusqu'où et comment la fidélité fait crise, et quels dispositions et dispositifs pourraient nous aider à l'assumer.

ⁱ Helena Besserman Vianna, *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture, n'en parlez à personne*, Paris, L'Harmattan, 1997

ⁱⁱ J'aperçois sur le site de la Rencontre de Rio l'article de Hans Füchtner sur Werner Kemper, qui fait donc maintenant partie des communications. Or le raisonnement que je viens d'invoquer semblait, à ceux qui le tenaient, cautionné par cet article qui contient une documentation historiographique sur le "cas Kemper", associée à un raisonnement "moral" quant à lui très contestable. Cet article, intitulé "Le cas Werner Kemper : psychanalyste, collaborateur, nazi, membre de la Gestapo, marxiste militant ?", fut en effet présenté dans sa

version allemande à la *Revue du Coq-Héron.*, revue de psychanalyse - et je suis membre de son comité de rédaction.

Mais plus contestables encore étaient les conclusions que certains en tiraient (sans en avoir de lecture directe par défaut de traduction!) : comme l'idée selon laquelle tous ceux qui ne furent ni tués ni "meurtriers" (on évite le mot "criminels") durant la Seconde Guerre Mondiale avaient peu ou prou collaboré, appartenant à la "zone grise" décrite par Primo Levi... ce qui englobait aussi bien les résistants que l'ensemble des survivants persécutés, tous accusés de dénoncer les collaborateurs pour masquer leurs propres responsabilités. Il s'agissait d'accréditer l'idée d'une totale responsabilité collective sous les dictatures neutralisant toute forme de culpabilité - autre que la culpabilité qui serait à la source de la dénonciation des collaborateurs... On comprend que de tels arguments puissent espérer remporter la faveur des foules apathiques ou terrifiées.

Néanmoins, bien qu'hésitante sur l'intérêt de diffuser la discussion éthique très biaisée et douloureuse qui en découlait, la *Revue du Coq-Héron*, pour obéir à sa règle ultra-démocratique (l'avis favorable d'un membre du comité de rédaction, hormis celui qui présentait le texte, suffisait à la publication), avait accepté de publier un débat équitable entre Füchtner, ses partisans, et les collègues interpellés par cet article. Je fus chargée des contacts avec les collègues visés par l'article, dont Helena Besserman Vianna et Élisabeth Roudinesco.

Élisabeth Roudinesco accepta sans hésitation le débat sur les données historiographiques, et fit part de cette acceptation par un courrier qui fut normalement lu publiquement au comité de rédaction. Elle promettait aussi de rectifier les données du *Dictionnaire de Psychanalyse* (chez Fayard) si le débat l'y menait. Helena Besserman Vianna envisageait d'intervenir sur ce que fut la situation de la psychanalyse sous la dictature au Brésil. Mais les partisans de Mr Füchtner esquiverent le débat dès lecture de la réponse officielle d'Élisabeth Roudinesco, *en retirant le texte de Mr Füchtner...* Mr Füchtner, quant à lui, ne prit jamais directement contact avec la rédaction. Néanmoins, d'après Helena Besserman Vianna qui accepta de le rencontrer, il affirmait que la revue avait refusé la publication : cette note devrait écarter cette erreur ... historiographique.

Mais les données historiographiques sur l'histoire de Kemper, qui auraient pu prêter à discussion, et les hypothèses psychologiques sur sa peur comme cause de sa soumission, ne résolvent pas les questions d'éthique soulevées par le "responsable mais pas coupable" qui servit de ligne de défense commune aux nazis et aux collaborateurs en vue d'assurer leur impunité, et que Mr Füchtner reprend pour le compte de Kemper. Banalisation du silence et de la soumission. Mais l'organisation étatique du crime, et la terreur d'État qui en dérive, font partie intégrante des crimes contre l'humanité (Cf. note V ci-après), et l'impunité des criminels fait partie des systèmes totalitaires.

Le courage, puisque nous en sommes à rappeler des choses élémentaires, ne consiste pas à ne pas avoir peur, mais à surmonter suffisamment cette peur pour agir selon ses idéaux. Quand la violence fait rage, au contraire des masses silencieuses, seule une minorité d'hommes et de femmes font réellement face. Un psychanalyste, et qui plus est un Directeur d'Institut psychanalytique, peut-il faire partie des masses silencieuses ? Une "bonne psychanalyse" est-elle pensable sous une dictature, et *qui* serait en mesure de la conduire, dans quel écart avec le pouvoir en place ? Telle est la question. Il ne s'agit pas de traiter Kemper en criminel, mais vraiment *rien* ne prouve non plus, dans l'argumentation historiographique de Mr Füchtner, qu'il put maintenir l'écart nécessaire à l'exercice de cet art. Encore une fois, était-ce possible ?

À quel prix ?

L'histoire d'Helena Besserman Vianna montre qu'on se retrouve vite sur le banc des accusés quand on tente de le faire, et que les accusations et l'abandon peuvent être nourris par des psychanalystes réputés faire "autorité". Nous y reviendrons dans notre seconde "Traversée".

ⁱⁱⁱ J'appris aussi, comme beaucoup de Français, après avoir rédigé cette communication, que des militaires tortionnaires français de la Guerre d'Algérie avaient été envoyés en "mission" par le gouvernement français dès 1960 pour prêter main-forte aux dictateurs latino-américains, comme en Argentine, au Brésil, au Chili. Ils y transmirent, semble-t-il, leur technique spéciale de la "disparition sans trace" qui alimenta les pratiques des "escadrons de la mort" - alors que les nazis tenaient assez scrupuleusement les archives de leurs crimes. Ainsi pouvons-nous d'autant plus nous sentir concernés par ce qui s'est passé sous les dictatures qui malheureusement ont tant appris de l'Europe !

^{iv} Helena Besserman Vianna, *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture, n'en parlez à personne*, Paris, L'Harmattan, 1997, Annexes, p. 262

^v Jean-Paul Sartre, *Critique de la Raison Dialectique*, Paris, Gallimard, 1972, TI, p. 445

^{vi} La cour de Cassation, le 20 décembre 1985 précise : "*Constituent des crimes contre l'humanité des actes inhumains et des persécutions qui, au nom d'un État pratiquant une politique d'hégémonie idéologique, ont été commis de façon systématique, non seulement contre des personnes à raison de leur appartenance à une collectivité raciale ou religieuse, mais aussi contre les adversaires de cette politique, quelle que soit la forme de leur opposition*"

^{vii} Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du Vicaire Savoyard*

^{viii} Dans Sigmund Freud, *Œuvres Complètes*, vol. XIX, 1931-1936, tr. fr. A. Bourguignon, P. Cotet, J. Laplanche, Paris, PUF, 1995.

^{ix} Georges Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1973, p. 116

^x C'est le cas dénoncé par Helena Besserman Vianna. Cf. *Ibid.* p. 126. Le psychanalyste s'appelait Carneiro (Agneau), et le tortionnaire qu'il était portait le pseudonyme de Lobo (le Le Loup). Tout un programme.

^{xi} Le mot a été forgé par Bernard Chouraqui pour sa traduction française de la Bible. Il respecte l'étymologie hébraïque de "*rahamim*" (traduit souvent par "miséricorde") qui dérive de "*rehem*", la "matrice".

^{xii} Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*. Une recherche sur les 500 soldats allemands qui eurent pour mission de "nettoyer" les villages polonais du district de Lublin des Juifs. De juillet 1942 à novembre 1943, ils ont assassiné d'une balle en pleine tête 38 000 victimes et en ont déporté 45 000 vers Treblinka. Deux cent dix anciens de ce

bataillon racontent leur participation à la solution finale, comment ils ont rationalisé leur conduite meurtrière, et facilement retrouvé une vie normale.

^{xiii} G. Devereux, *Op. Cit.*, p118 : "*La déviance implique un refus non pas de la réalité de la société, comme c'est le cas dans la schizophrénie, mais une non-acceptation de ses valeurs et des fonctions sociales qu'elle assigne aux individus*".

^{xiv} J. Derrida, *États d'âme de la psychanalyse, Adresse aux États Généraux de la Psychanalyse*, Paris, 2000, Galilée, p. 70.

^{xv} G. Devereux, *Op. Cit.*, p. 248

^{xvi} René Major, *De l'élection*, Paris, Aubier, 1986.